

pris furent pendant quelque tems toute sa réponse : je penserai , me dit-elle enfin d'un air réfléchi , à ce que vous me dites ; & si vos actions y répondent , vous n'aurez pas à vous plaindre de mon cœur : mais l'air est ce matin plus froid que je ne l'aurois cru ; & je vais vous rendre à votre solitude. Elle seroit ici , sans vous , plus profonde & plus douloureuse que vous ne pensez , lui répondit-elle , & je me flâte que vous me permettrez de vous remener chez vous. Ah ! non , me dit-elle , avec une langue charmante ; non , je ne veux , ni ne dois vous y recevoir.

Si vous aviez vu , mon cher duc , les tendres regards dont ce refus étoit accompagné ; avec quelle douceur ce non étoit prononcé ; la mollesse qui regnoit dans toute sa personne , vous auriez pensé comme moi , que ce refus étoit une bien pressante invitation. Ce fut ainsi du moins que je l'interprétai ; & à la très-foible résistance qu'elle me fit , j'eus tout lieu de me flatter qu'elle n'en étoit pas mécontente. J'e lui offris mon bras ; & elle pesa dessus avec une douce familiarité qui ne répondoit pas aux refus qu'elle venoit de me faire. Livrée alors , & uniquement

à cet erreur qu'elle vouloit paroître tant avoir à se reprocher , elle ne savoit plus que me sourire avec une tendresse extrême : & ce souris , dont le desir augmentoit les graces , sembloit vouloir pénétrer jusques à mon ame. Que j'avois peu d'amour ! que je le savois bien ! & que dans le fond elle y perdoit peu ! Je ne lui disois pas mon impatience ; mais tout en moi la déceloit : enfin nous arrivâmes chez elle. Le hasard qui , sans doute , vouloit plus servir mes desirs que sa vertu , sembloit avoir pris soin d'écartier de son appartement tous les témoins qui auroient pu défendre l'une , & contraindre les autres. La profonde solitude dans laquelle nous nous trouvions , & le feu de mes regards l'effrayèrent. Elle sentit le danger , mais trop tard , pour que cette réflexion lui fût utile. Cependant , elle voulut sonner..... mais que peut la foiblesse contre le desir & la témérité ?

Avant que de nous séparer , je lui fis promettre qu'elle seroit le soir à la comédie ; & que de-là , elle viendroit souper avec moi en petite maison. Je choisiss pour cette auguste fête celle que j'avois dans le parc. Il étoit aisé à Madame de Rindsey de s'y rendre de chez

elle, sans crainte, sans embarras, & sans avoir besoin d'aucun de ces arrangemens mystérieux qui ne servent qu'à ébruiter ces sortes d'affaires, & même à les constater. La réputation qu'elle s'étoit faite, les engagemens qu'elle sembloit avoir pris avec le public, & la nécessité de ménager la plus incommode belle-mère qui ait peut-être jamais existé, exigeoient les plus grands égards. Il ne m'en coûtoit rien, & de lui permettre, & de prendre avec elle toutes les mesures qui paroïssent devoir assurer son secret. J'étois bien sûr que tous les arrangemens qu'elle me proposoit, & auxquels je semblois me prêter avec plaisir, ne prévaudroient pas sur ceux que j'avois pris pour rendre ma liaison avec elle aussi publique qu'elle avoit besoin qu'elle fût cachée. Les femmes, celles mêmes auxquelles ces sortes de ménagemens sont le moins nécessaires, ou qui en font le moins de cas, nous savent toujours gré de paroître les avoir : & comme toutes ne veulent pas que les secrets de leur cœur soient livrés au public, il nous est important que le hasard seul, & non notre indiscrétion, soit ce qui paroisse les trahir. Nous y gagnons auprès de toutes,

& n'en sommes pas plus gênés avec aucune.

Je la quittai enfin, à l'heure à laquelle je devois me rendre à notre *cotterie*; & grâces aux charmes que la nouveauté prête à tout, je ne la quittai pas sans peine. Je trouvai tout le monde rassemblé, jusqu'à mylord Rindsey qui, par pressentiment sans doute, me parut m'aimer ce jour-là bien plus tendrement que la veille. Lorsque j'entrai, il parloit avec beaucoup plus de complaisance que d'énergie, de la chaleur avec laquelle il s'étoit élevé contre un bill, selon lui, fort onéreux à la nation, & que la cour avoit vainement voulu faire passer. Il n'auroit tenu qu'à moi de lui faire le récit d'une victoire qui valoit bien celle qu'il croyoit avoir remportée : je suis du moins bien sûr que si je lui avois peint Madame de Rindsey comme je venois de la voir, il ne l'auroit pas reconnue. A mon air vainqueur & dérangé, Oxford & Buttington, qui m'avoient épié, ne doutèrent point de mon bonheur ; & sans rien dire qui pût commettre ma nouvelle conquête, ils m'en féliciterent si haut, que mylord Rindsey lui-même se crut obligé de m'en faire compliment, & avec une joie si

pure & si vraie, que j'en sentis une véritable affliction de ne pouvoir pas lui apprendre à quel point sa femme étoit quelquefois aimable.

Je ne pouvois me persuader que le milieu d'une journée qui avoit commencé, & qui devoit finir pour moi d'une façon si brillante, ne me fût pas heureux; & dans cette espérance, je volai chez Madame de Suffolck. La mienne ne fut pas trompée. Je fus enfin admis à l'honneur de lui faire ma cour. Comme elle s'étoit conduite avec moi de façon à me prouver qu'elle me vouloit beaucoup de mal, je crus devoir prendre l'air tendre & humilié qui convenoit à un homme auquel on croyoit tant de torts, & qu'on en punissoit si légèrement. Je desirois enfin de terminer avec Madame de Suffolck; & je commençois à croire qu'après avoir tout fait pour l'honneur, il pouvoit bien m'être permis de faire quelque chose pour le plaisir. Je crus voir aussi dans les yeux de la duchesse, qu'elle étoit lasse de la contrainte cruelle qu'elle s'étoit imposée & si inutilement, pour me cacher, ou pour vaincre sa foiblesse. Je commençai par me plaindre de ses rigueurs, mais modestement, & du

ton qui convenoit à la dignité de son caractère que je croyois alors avoir suffisamment blessée. Elle fut étonnée de ce que j'osois me plaindre de ce que, selon elle, j'avois si bien mérité, & sur-tout de ce que je lui reprochois des injustices. Il m'étoit plus essentiel de lui parler de ma tendresse, que de chercher à fonder les torts imaginaires dont je l'accusois, & je lui répétois, non-seulement que je l'aimois, mais encore que je l'adorerois toujours. Qu'elle s'en fût tenue à paroître douter de ce que je lui disois, il n'y avoit là-dedans rien que de très-naturel, ni même qui l'engageât. Mais ma présence avoit dérangé toutes ses idées; elle s'oublia, se plaignit de la façon dont je l'avois traitée, me le reprocha avec feu; & j'osai croire qu'elle ne l'auroit pas fait, si je lui eusse été aussi indifférent qu'elle paroïssoit vouloir que je le supposasse. Elle en fit d'elle-même la réflexion: son trouble & sa rougeur me l'apprirent, & ne me l'apprirent pas impunément. Je lui parlai encore de mon amour, mais avec plus de confiance & de feu; & comme elle s'obstinoit à revenir sur des torts qu'il auroit, disoit-elle, été impossible que j'eusse eus si je l'eusse aimée, je crus en-

432 LES HEUREUX  
fin devoir convenir que j'avois pu paroître en avoir à ses yeux, par la nécessité où je m'étois cru d'en imposer au public sur mes sentimens. Je ne pouvois pas, à ce que je crois, m'excuser d'une façon plus décente; mais piquée de ce que je parlois toujours du reproche qu'elle m'avoit fait, elle se crut obligée de me faire, s'il se pouvoit, prendre le change sur le véritable objet qu'il avoit eu. Son air redevint fier & imposant, & tout d'un coup il se trouva que c'étoit beaucoup moins, comme je paroïssois le penser, du peu d'égards que j'avois eus pour elle, que de la légèreté avec laquelle je lui avois parlé de mes sentimens, & lui en parlois encore qu'elle étoit blessée. Je n'étois pas fait pour être la dupe du prétexte forcé qu'elle cherchoit à donner à son imprudence; mais la gloire de ne point paroître m'y tromper, étoit de peu de chose, & elle auroit pu me la faire payer cher. Je jettai donc sur la violence de mes sentimens l'indiscrétion dont elle me paroïssoit si choquée; j'en accusai aussi l'usage que j'avois de vos mœurs, qui ne font pas un crime de l'aveu d'une passion. Je me défendis, sur-tout, d'avoir conçu des espérances, & de ne m'être  
tant

ORPHELINS. 433  
tant pressé de parler, que par la certitude qu'elle ne pourroit apprendre mon amour, sans m'en témoigner la reconnaissance la plus tendre. Je me gardai bien d'oublier de lui dire que, comme c'étoit la première fois que j'aimois, il étoit assez simple qu'une passion si nouvelle pour mon cœur me fit commettre des fautes involontaires.

Madame de Suffolck se récria là-dessus, de façon à me prouver qu'elle ne croyoit pas que mon cœur fût aussi neuf que je le prétendois; mais elle desiroit que ce que je lui disois fût vrai; & l'on nous prouve toujours bien aisément ce que nous avons intérêt à croire. Je lui fis cependant entendre modestement, que si elle seule m'avoit fait connoître l'amour, je sçavois par d'autres ce que c'est que des fantaisies. Elle ne m'auroit pas cru, si je lui avois dit le contraire: & la retenue dont je me serois paré à ses yeux, ne m'y auroit donné qu'un ridicule, si une chose peu vraisemblable eût pu lui paroître possible. Je la persuadai pourtant, & je dûs sans doute plus à sa foiblesse qu'à la force de mes raisons, la conviction que je desirois qu'elle eût. Eh! combien ne falloit-il pas qu'elle m'aimât, pour croire si facilement une  
Tome V. Part. IV. T

434 LES HEUREUX  
chose à laquelle les preuves auroient été si nécessaires, & que je fondois cependant si peu. Elle commença à me regarder d'une façon plus tendre, & à gêner moins les mouvemens de son cœur. Attentif à lire dans ses yeux tout ce qui se passoit dans son ame, ce changement ne m'échappa pas. Je n'en avois pas besoin pour m'encourager à lui parler de mon amour; mais il me fit quitter le ton suppliant que jusques-là j'avois cru placé, & m'en fit prendre un plus animé, & plus fait pour échauffer la situation. Ce ne fut pas sans succès que je l'employai; & si Madame de Suffolck se plaignit encore, ce ne fut plus en femme que l'on a peu respectée, mais en amante, à laquelle on a fait craindre que sa tendresse ne fût malheureuse. Elle s'anima même sur cette idée, au point qu'elle ne put, sans verser des pleurs, continuer ses reproches. Quoique l'état où je la voyois, flattât plus ma vanité, qu'il ne touchoit mon cœur, je devois en paroître attendri. J'ai trop étudié les femmes, je sçais trop bien distinguer les mouvemens différens dont elles sont agitées, pour croire que les emportemens les calment toujours, & je connoissois trop aussi Madame de Suffolck,

ORPHELINS. 435  
pour n'être pas persuadé qu'ils seroient avec elle infiniment déplacés, & la revolteroient contre l'amant & contre l'amour.

Vous sçavez avec quelle heureuse facilité je pleure: mais ce que vous ignorez, c'est que j'ai singulièrement perfectionné ce talent, & que je joins aujourd'hui aux larmes les plus abondantes l'art des sanglots & des gémissemens. Jamais plus belle occasion d'employer mes talens ne s'étoit offerte à moi. L'éloquence du silence, des larmes, & de l'accablement, devinrent donc mes seules armes contre Madame de Suffolck. Je me précipitai à ses genoux, je lui pris la main, la lui baisai avec une ardeur extrême, & la baignai de mes pleurs. Ce n'étoit pas assez pour moi qu'elle les sentît, je voulois encore qu'elle les vît couler. On m'a dit plus d'une fois que je suis, on ne peut pas plus intéressant, quand je pleure, & que les larmes adoucissent mes yeux, que l'on trouve dans leur état naturel un peu moins tendres que hardis. Toute égarée qu'elle étoit alors, elle étoit encore assez à elle-même pour voir ce qu'elle regardoit; & les grosses larmes qu'elle voyoit couler, les soupirs dont

elles étoient accompagnées, les sanglots dont je les ornois, la jetterent dans le dernier attendrissement. Mais comment vous peindre tous les mouvemens qui l'agitoient ? Ce mélange de joie, de tendresse & de douleur qui se lisoit si distinctement dans ses yeux ? Combien le sentiment auquel elle se livroit, la rendoit belle, & l'espece de volupté dans laquelle son ame toute entiere étoit absorbée ? Ce n'étoit point cet égarement que le simple desir peut faire naître, que nous avons vu tant de fois, dont il est si peu flatteur d'être l'objet, & que nous méprisons si vivement, dans l'instant même qu'il nous séduit le plus. Ce qu'elle sentoit, devoit à la fois la rendre plus heureuse, & me servit moins que l'espece de fureur que j'avois vue le matin même à Madame de Rindsey : aussi n'en conçus-je, ni les mêmes idées, ni les mêmes esperances, ni la même audace. Il est peut-être donné à la vertu d'imposer, même dans l'instant qu'elle succombe.

Nous gardâmes long-tems un silence qui devoit être délicieux pour elle, & dont je ne partageois pas le plaisir. Il me parut enfin que je lui avois laissé croire assez long-tems que la violence de mes

transports m'avoit ôté la forme de parler ; mais en même tems, je ne crus pas devoir la laisser parler la premiere. Je sentoie que mon bonheur ( si pourtant ces sortes de triomphes en sont un pour nous ) ne pouvoit plus m'échapper ; mais je commençois à desirer, & assez vivement, que rien ne retardât plus la défaite de Madame de Suffolck. Des retours de vertu pouvoient me nuire ; & il me sembla que le meilleur moyen que j'eusse pour les prévenir, étoit de lui rendre grace, & d'en agir à cet égard, comme si, en effet, elle m'eût tout dit. Je lui parus donc transporté de ce qu'elle daignoit enfin m'apprendre à quel point je l'avois touchée, mais en même tems, je me plaignis qu'elle ne m'apprit que par sa douleur, qu'elle partageoit mes sentimens ; & je la pressai tendrement de livrer son cœur avec un peu plus de confiance à un homme qui l'adoroit.

Rien de tout ce que je lui disois n'avoit rien d'assez neuf, ni même d'assez tendre pour l'éblouir sur mes dispositions : mais on n'a pas toujours besoin, pour la vaincre, de persuader une femme ; & celles qui, comme Madame de Suffolck, veulent l'être le plus pour se rendre, trouvent dans leurs propres sen-

timens tant de raisons de croire que ce sont encore celles que l'on persuade le plus aisément. La coquetterie écoute de sang-froid, & discute; le sentiment aime à s'abuser sur ce qui peut le rendre heureux. On fait aisément croire à une femme vaine qu'on l'adore; mais les hommages que l'on rend à son orgueil, pénètrent rarement jusques à son cœur: la femme tendre ne sent que son amour; & dût-elle en même tems sentir qu'elle a tort d'aimer, elle n'en est pas moins entraînée par cette même foiblesse qu'elle se reproche.

Les yeux de Madame de Suffolck se fixerent enfin sur moi avec moins de timidité, & bientôt ils s'y arrêterent avec une complaisance qu'elle ne chercha plus, ni à contraindre, ni à dissimuler. Sans art, & uniquement conduite par sa tendresse, elle crut, puisqu'enfin elle vouloit bien paroître convaincue de mon amour, qu'elle ne pouvoit trop me donner de témoignages du sien. Mais comme en elle-même elle ne s'écartoit pas de ses principes, ces preuves ne furent pas du genre dont je les desirois. Elle me força cependant à me relever; soit qu'elle craignît qu'une posture si respectueuse ne couvrît quelque noir-

ceur, soit simplement, & comme j'ai plus sujet de le croire, qu'elle ne voulût que se procurer le plaisir de me voir dans une attitude moins contrainte, & plus convenable à la douce familiarité qui venoit de s'établir entre nous. Je desirois vivement qu'elle eût voulu y mettre des bornes moins étroites; mais il sembloit qu'elle n'eût pas seulement l'idée de ce qu'elle pouvoit faire pour moi. Ce n'étoit pas qu'elle ne me regardât avec une passion extrême; & que chaque baiser que j'imprimois sur sa main, ne lui donnât une émotion qui alloit jusques au frémissement: mais je ne sçais quelle décence qu'au milieu de son trouble elle conservoit, & qu'elle sçavoit allier avec sa foiblesse, enchaînoit mon audace naturelle, jusques à ne pas oser même, par mes regards, lui exprimer mes desirs.

Cette situation me contraignoit trop violemment, pour qu'elle pût long-tems durer. Bientôt je me persuadai que la vertu de la duchesse n'étoit pas aussi vraie que je l'avois cru d'abord, qu'elle n'attendoit pour disparaître, que des transports que ses sentimens pour moi sembloient suffisamment autoriser, & qu'elle étoit même trop peu naturelle,

dans notre position respective, pour qu'elle ne me scût pas gré de tout ce que j'employerois pour la vaincre. Mais les libertés par lesquelles je commençai, toutes modérées qu'elles étoient, trouverent une résistance si sérieuse, & elle parut même s'en indigner si vivement, que je ne crus pas devoir la presser davantage. Ce n'étoit assurément pas qu'elle ne m'aimât, & avec une tendresse extrême; mais elle n'avoit affaire qu'à l'amour: & ce sentiment, tout puissant qu'il est, n'a pas sur les femmes telles que Madame de Suffolck, l'empire que le caprice ou les sens ont sur les autres. Je n'assurerois cependant pas, que si elle avoit permis que je fusse resté auprès d'elle plus long-tems, sa vertu, tout en gémissant de son malheur, ne m'eût pas cédé la victoire. Soit qu'elle le craignît, soit seulement qu'elle eût prît des engagements avec Madame de Buckingham qu'elle me dit qu'elle attendoit, elle voulut absolument que je la laissasse seule, & je fus enfin forcé de lui obéir.

Il est, au reste, inutile que je vous dise, qu'avant que de nous séparer, nous nous arrangeâmes pour nous voir le lendemain. J'aurois bien voulu lui

proposer de venir dans une de mes petites maisons; mais la solitude l'auroit là plus effrayée que chez elle; elle m'auroit supposé contre elle des projets qui l'auroient alarmée, & je crus ne devoir pas troubler la sécurité dans laquelle elle paroissoit être à cet égard. Je n'étois pas d'ailleurs assez amoureux pour que les délais qu'elle pourroit vouloir prendre me rendissent malheureux à un certain point; & je voulois bien lui laisser la satisfaction de mettre dans sa chute toute la décence & la dignité qui pouvoient la satisfaire.

---

### LETTRE HUITIEME.

**J**E vous ai dit, mon cher duc, que j'avois prié la tendre comtesse de Rindsey de vouloir bien se trouver le soir à la comédie; & vous sçavez trop combien, par les bontés dont elle venoit de me combler, elle me devoit d'égards, pour que vous puissiez croire qu'une priere qui ne lui prouvoit que le singulier plaisir que je trouvois à la voir fût rejetée; mais avant que de m'y rendre, j'allai au café prendre Buttington, à